

De quelques aspects méconnus de l'HIPPOPHAGIE

Que des cavaliers ne veuillent pas manger de cheval, c'est leur droit. Que la Fondation Brigitte BARDOT fasse campagne pour le « cheval-ami » plutôt que pour le « cheval-rôti », c'est dans la logique (?) des choses. En revanche, les professionnels et les entreprises de la filière cheval auraient tout avantage à résister à la trompeuse douceur du chant des sirènes anti-hippophagiques.



© HN/LELOUP

On ne s'étendra pas ici sur le caractère émotionnel ou moralisant, et donc discutable, des « arguments » le plus souvent invoqués contre l'hippophagie. Il importe, en revanche, d'insister sur les services que cette consommation a rendus et peut encore rendre aux chevaux, ainsi que sur les effets pervers que risque d'entraîner son déclin, si celui-ci devait se poursuivre.

HIPPOPHAGIE, PROTECTION ET SAUVEGARDE DES CHEVAUX

Interdite en France jusqu'en 1861, l'hippophagie doit son développement à une énergique campagne entreprise en sa faveur par le naturaliste Isidore GEOFFROY-SAINT-HILAIRE (1805-1861) et le vétérinaire Émile DECROIX (1821-1901). Cette campagne répondait à deux motivations : mieux nourrir la population croissante des villes et améliorer le sort des chevaux, de trait notamment. Il était en effet fréquent à cette époque de faire travailler ces animaux jusqu'à leur dernier souffle et de les voir mourir d'épuisement en pleine rue. Le calcul de DECROIX, soutenu par la S.P.A., était simple : la perspective de vendre les chevaux pour la

boucherie inciterait leurs propriétaires à les ménager et à les maintenir « en état » jusqu'à leur réforme. De fait, la boucherie chevaline, loin de n'être qu'une « boucherie » au sens injurieux où l'entendent B.B. et les siens, a au contraire grandement contribué à améliorer le sort des chevaux.

Avec l'instauration de l'hippophagie, la destination finale de la plupart des chevaux est passée de l'équarrissage à la boucherie. Au début des années 1970, dans le but d'éviter que les neuf races françaises de chevaux lourds ne sombrent devant les progrès de la motorisation de l'agriculture et des transports, les Haras nationaux ont voulu aller plus loin dans cette voie en organisant une filière viande chevaline à part entière, fondée sur la reconversion de ces races de travail en races à viande (un élevage chevalin orienté vers la boucherie existait déjà en Belgique, en Hollande; en Suisse romande et en Italie du Nord, où l'hippophagie était installée dans les mœurs alimentaires). Mais face à la montée des nouvelles sensibilités animalitaires, la boucherie chevaline montre aujourd'hui des signes évidents d'une crise prolongée. C'est ainsi qu'en France, la consommation de viande de cheval a chuté de façon continue de 90 000 tonnes en 1970 à 60 000

tonnes en 1990 puis à 30 000 tonnes en 2000, entraînant un effondrement de la production de 45 000 tonnes en 1970 à 11 000 tonnes en 1990 et à 13 000 tonnes en 2000 (regain dû à la crise de l'ESB), le déficit étant comblé par des importations de chevaux vivants en provenance de Pologne et, sous forme de carcasses, d'Argentine et des États-Unis, de manière à répondre à une demande qui stagne autour de 2 % de la consommation carnée des Français. Si cette évolution se poursuit, l'hippophagie occidentale pourrait donc se réduire, dans l'histoire du cheval, à un court intermède d'un siècle et demi, d'où les races lourdes risquent de ne pas se relever.

La question de la conservation du patrimoine génétique représenté par ces races se trouve donc plus que jamais posée. À l'inverse de ce qui prévaut pour les chevaux de selle, dont les « protecteurs » militent pour moins d'utilisation, la sauvegarde des chevaux de trait passe par leur réutilisation, soit dans la reprise d'activités traditionnelles comme le débardage du bois ou la voirie urbaine, soit par la recherche de nouvelles activités mêlant jeu, spectacle, tourisme et folklore : championnats d'attelage ou de labour accompagnant certaines foires régionales, « route du poisson » et autres « courses », etc. Aussi grandes soient la passion et l'énergie que les nouveaux acteurs du monde du trait investissent dans ces réutilisations, celles-ci restent limitées et marginales, et il est à peu près certain qu'elles ne suffiront pas à assurer l'avenir des races lourdes. La boucherie chevaline demeure donc leur principal débouché et le seul garant du maintien de leur élevage. Les plus éclairés des protecteurs du cheval, notamment au Danemark et en Hollande, l'ont d'ailleurs compris et n'hésitent pas à diffuser des recettes de cuisine de viande équine.

EFFETS PERVERS DU REcul DE L'HIPPOPHAGIE

Le recul de la demande hippophagique et la menace qu'il fait peser sur l'avenir des races lourdes n'est pas le seul danger qui se profile. Un autre danger réside dans la baisse de l'offre de viande de cheval. Il convient ici de distinguer deux types de viande chevaline : celle des chevaux lourds, essentiellement des laïques, qui est une viande presque blanche, surtout destinée à l'exportation, notamment vers l'Italie où elle est particulièrement appréciée, et celle, très rouge, des chevaux de selle, que recherchent surtout les consommateurs français. Or celle-ci se fait rare pour deux raisons principales : l'une, technique, tient à la législation sur le traitement médicamenteux des chevaux de sport, qui exclut ceux-ci, pour des motifs sanitaires, du circuit destiné à l'alimentation humaine ; l'autre est culturelle et résulte du passage du cheval de la sphère de l'utilitaire dans la sphère des loisirs, et de son accession à un statut proche de celui des animaux de compagnie. Cette évolution fait que de plus en plus de chevaux de sport et de loisir en fin de carrière sont envoyés, non plus à l'abattoir, mais dans des « maisons de retraite » pour équidés. L'idée peut sembler généreuse ; elle entraîne cependant des effets pervers qui risquent de se révéler lourds de conséquences pour l'ensemble de la filière équine.

La première conséquence est écologique. Si tous les chevaux de réforme de France devaient être mis à la retraite, et sachant que le cheptel équin de la France compte aujourd'hui environ un million de têtes et que le taux de réforme des équidés se situe vers 10 %, ce serait chaque année quelque 100 000 nouveaux animaux qui iraient s'ajouter à ceux des années précédentes et grossir ainsi un cheptel inactif et improductif, qu'il faudrait nourrir en pure perte et qui finirait tôt ou tard par constituer une véritable nuisance écologique (cf. les problèmes posés par les mustangs aux États-Unis et par les brumbies en Australie). Entre-temps, l'élimination des chevaux morts naturellement aurait provoqué une saturation des circuits d'équarrissage et une surproduction de résidus d'équarrissage dont la destruction est obligatoire depuis la crise de l'ESB.

D'autres conséquences sont économiques. Elles concernent en premier lieu la filière viande elle-même déjà il n'existe plus de boucheries chevalines que foraines, mais aussi, de proche en proche, l'ensemble de la filière cheval. Par exemple, nombreux sont les cavaliers non professionnels qui, ayant mis leur premier cheval à la retraite, doivent faire face à son entretien et se trouvent ainsi placés dans l'impossibilité financière d'en acquérir un autre. Le développement de la mise à la retraite des chevaux de réforme constitue donc un facteur supplémentaire d'abandon de l'équitation et de mévente des chevaux de selle.

Les institutions et professionnels du cheval qui croient s'inscrire dans une logique de marketing et de « communication » en condamnant l'hippophagie et la boucherie chevaline feraient bien d'y regarder à deux fois : en croyant caresser le public dans le sens du poil, ils ne font que scier la branche sur laquelle ils sont perchés. ■

Jean-Pierre DIGARD
directeur de recherche émérite au C.N.R.S.
auteur d'*Une histoire du cheval* (Actes Sud, 2004, 2007)

Plus d'info

Une version plus développée de cet article est parue sous le titre « Hippophagie ». « Les "amis" du cheval » dans la revue Cheval Chevaux (Éditions du Rocher), n° 3, 2008, p. 80-86.